

Extrait

Jérôme Baschet

Quand commence le capitalisme ?

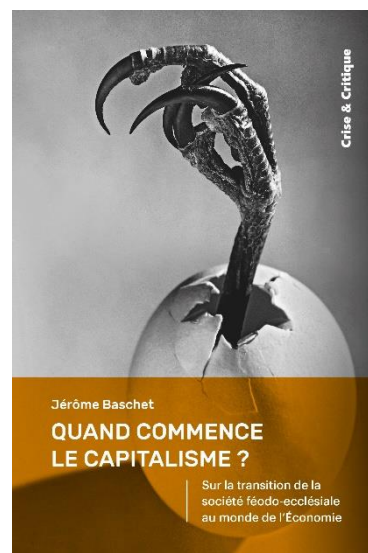
Sur la transition de la société féodo-ecclésiale au monde de l'Economie

Editions Crise & Critique - 2024

Introduction

Objet d'intenses débats jusque dans les années 1970¹, la transition du féodalisme au capitalisme a paru sombrer dans l'oubli au cours des décennies suivantes – qui furent celles de la proclamation d'une supposée fin de l'Histoire, du triomphe de la pensée unique néolibérale et de la fragmentation postmoderne. Néanmoins, depuis les années 2000, la question semble faire retour, selon des modalités en partie différentes et avec une insistance particulière sur le lien entre les origines du capitalisme et la domination coloniale imposée par l'Occident au reste du monde². En réalité, une telle interrogation n'a sans doute jamais entièrement disparu. En effet, la compréhension critique du capitalisme suppose de le considérer comme un système historique particulier, ce qui peut conduire à s'interroger non seulement sur ses dynamiques de transformation mais aussi sur les processus de sa formation initiale. Et comme il n'émerge pas de rien, mais à partir d'un autre système préexistant, on pourra considérer que « la transition du féodalisme au capitalisme » et « la formation historique du capitalisme » constituent deux énoncés désignant, pour l'essentiel, la même question³.

Depuis les années 2000, il existe une autre raison pour laquelle cette dernière a pris une dimension nouvelle. Qu'on parle d'Anthropocène ou de Capitalocène, les débats scientifiques tendent à identifier une nouvelle période géologique, liée à la hausse anthropogénique des émissions de gaz à effet de serre et, de toute évidence, à la pulsion productiviste constitutive du capitalisme⁴. Dès lors, la transition du féodalisme au capitalisme ne peut plus être considérée uniquement comme le passage d'un système socio-économique à un autre. Elle ne concerne pas seulement l'histoire humaine, mais acquiert une dimension planétaire, impliquant le basculement dans un autre âge du système-Terre⁵. S'interroger sur la formation historique du capitalisme, c'est donc aussi – même s'il n'y a pas de coïncidence chronologique parfaite entre les deux phénomènes – chercher à mettre à jour les ressorts d'un changement de période géologique. C'est s'interroger sur les racines historiques des cataclysmes climatiques et écologiques qui affectent le monde présent.



¹ Voir par exemple *Du féodalisme au capitalisme : problèmes de la transition*, Paris, Maspero, 1977, 2 vol.

² Voir par exemple Eric Mielants, *The Origins of Capitalism and the 'Rise of the West'*, Philadelphia, Temple University Press, 2008 et Alexander Anievas et Kerem Nisancioglu, *How the West Came to Rule: the Geopolitical Origins of Capitalism*. Londres, Pluto Press, 2015.

³ On n'entrera pas ici dans la discussion relative à la notion de féodalisme. Je me permets de renvoyer à Jérôme Baschet, *La Civilisation féodale. De l'an mil à la colonisation de l'Amérique*, Paris, Champs-Flammarion, 4^e éd. revue avec une postface inédite, 2018.

⁴ Voir notamment Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, *L'Événement anthropocène*, Paris, Le Seuil, 2013 et Armel Campagne, *Le Capitalocène. Aux racines historiques du dérèglement climatique*, Paris, Divergences, 2017.

⁵ Sur cette dimension planétaire, voir Dipesh Chakrabarty, *The Climate of History in a Planetary Age*, Chicago, Chicago University Press, 2021 et mes remarques à ce sujet dans « Reopening the Future: Emerging Worlds and Novel Historical Futures », *History and Theory*, 61/2, juin 2022, p. 183-208.

La question est si ample qu'on ne prétendra aucunement, dans les pages qui suivent, proposer un modèle historique et/ou théorique de la transition. Bien au contraire, on cherchera plutôt à prendre la mesure de tout ce qui nous en sépare. En effet, on ne voit guère que se déploient des efforts collectifs d'élaboration à la hauteur de l'enjeu, alors même qu'il s'agit de l'une des conditions de la compréhension du monde dans lequel nous vivons – et peut-être aussi de la saisie des possibles qui permettraient d'en sortir. Plus précisément, on constatera l'ampleur des divergences et des désaccords, y compris sur les aspects élémentaires que l'on prendra ici en examen. Ainsi, il n'existe aucun consensus quant à la chronologie de la formation du capitalisme. Selon les auteurs, on fait remonter son existence à deux, cinq ou huit siècles, voire à plusieurs millénaires, sans qu'un tel flottement ne suscite beaucoup d'émoi, ni non plus une véritable mobilisation pour tenter de tirer l'affaire au clair. Le second aspect, plus complexe, tient à la nature des facteurs impliqués dans le processus de transition. On sait que de multiples hypothèses ont été formulées, mettant en avant le rôle de l'essor du grand commerce ou celui de l'éthique protestante, du capitalisme agraire anglais ou de la révolution des armes à feu, pour ne prendre que quelques exemples. Plutôt que de revenir en détail sur chacune des thèses proposées, on s'interrogera ici sur le type de logique impliquée dans la compréhension de la transition, selon que prédomine une lecture endogène ou exogène (par rapport aux traits constitutifs du système féodal), ou encore des facteurs internes ou externes (spécifiques à l'Europe ou prenant en compte d'autres parties du monde). Enfin, dans la troisième partie, on verra qu'il n'existe aucun accord sur la définition même du capitalisme et, par conséquent, sur les traits distinctifs dont il s'agit de repérer l'émergence. Là encore, règne le plus grand flou, bien qu'il s'agisse d'une question essentielle. On ne saurait en méconnaître la dimension théorique, mais on verra qu'elle peut être éclairée par une approche historique de la transition et des périodes qui la précèdent.

Sur les trois questions ainsi considérées – quand ? comment ? quoi ? –, ce qui suit n'a pas d'autre ambition que de tenter de clarifier les termes des débats à mener. Commencer à poser un peu moins mal les questions à affronter serait déjà un motif de satisfaction. Néanmoins, on s'autorisera, dans chaque partie, à défendre certaines options spécifiques. Ainsi, on privilégiera une chronologie tardive, toutefois articulée à la prise en compte de dynamiques de longue durée. En second lieu, on suggérera de faire une place importante aux facteurs endogènes, liés à la dynamique du système féodal, sans pour autant méconnaître les dimensions exogènes. Enfin, on adoptera un critère relativement exigeant dans la caractérisation du capitalisme : récuser son l'identification à l'essor des pratiques commerciales et monétaires s'avère crucial, ce qui rend nécessaire de comprendre l'ampleur de celles-ci dans de nombreuses sociétés non capitalistes.

On avouera également un parti pris résolument discontinuiste. On ne saurait analyser la formation du capitalisme qu'à rebrousse-poil des visions apologétiques qui en font l'aboutissement et l'apothéose d'une histoire conçue comme déploiement d'un progrès continu. Mais il faut aussi être attentifs à d'autres approches continuistes qui tendent à naturaliser le capitalisme, parce qu'elles voient en lui la simple amplification de pratiques lentement développées au cours d'une histoire longue, voire la pleine réalisation de tendances inhérentes à la nature humaine, comme la propension à l'échange. À l'inverse, on soulignera qu'une enquête sur la formation du capitalisme permet de mettre en évidence une rupture historique profonde. La difficulté s'en trouve alors encore accentuée car, si le capitalisme émerge à partir d'un monde qui lui est profondément étranger (au lieu qu'il en soit le prolongement), l'effort qu'implique la compréhension de celui-ci – et donc aussi de la transition de l'un à l'autre – n'en est que plus considérable. De fait, l'un des plus grands périls auxquels est exposée la démarche de compréhension historique est le présentocentrisme, qui tend à projeter sur les mondes non capitalistes des modes de fonctionnement et des logiques sociales qui sont spécifiques du capitalisme. Restituer des logiques sociales étrangères à celles qui caractérisent notre présent est une tâche particulièrement ardue. Elle présuppose la mise à jour des catégories constitutives

du monde de la marchandise, afin d'en éviter la rétroprojection induite ; mais ce n'est là encore que la précondition du labour historique de restitution d'une altérité d'autant plus difficile à saisir qu'elle se cache parfois sous des apparences faussement familières.

Chronologie : de si grandes divergences

Dans cette première partie, on analysera la diversité des options chronologiques relatives à l'émergence du capitalisme. Au-delà du siècle mis en avant, l'enjeu tient aussi à la durée plus ou moins longue de la transition elle-même et à son caractère plus ou moins brutal.

Capitalisme/colonialisme

La thèse la plus répandue situe le moment crucial de l'émergence du capitalisme à la fin du XV^e siècle et au début du XVI^e siècle, en lien avec l'expansion commerciale et coloniale de l'Europe. C'est l'option adoptée notamment par Immanuel Wallerstein, dans son analyse du système-monde moderne, et reprise dans les travaux plus récents de Jason Moore. Ce modèle repose sur l'affirmation d'une crise générale du système féodal au cours des XIV^e-XV^e siècles, selon une conception développée notamment par Rodney Hilton, puis par Guy Bois⁶. Si la Peste Noire de 1348, avec son cortège de conséquences dramatiques, en est le cœur, un retournement de tendance est décelé dès les années 1300, lorsque l'essor des siècles centraux du Moyen Âge bute sur le manque de terres et le fléchissement des rendements agricoles. Pour J. Moore, tout est déjà prêt pour que 1348 soit le coup de grâce ; et, de fait, la « la Peste Noire signe la sentence de mort du féodalisme et favorise une solution capitaliste »⁷. Cette solution à la crise du féodalisme, c'est l'expansion outre-mer qui l'apporte. Tandis que l'économie-monde capitaliste n'existe pas encore au début du XVI^e siècle⁸, la colonisation de l'Amérique s'avère « décisive dans la canalisation du résultat de la crise féodale vers le capitalisme »⁹. Pour I. Wallerstein, cette crise est surmontée par l'expansion coloniale de l'Europe, le renforcement des structures étatiques et l'essor d'une économie-monde capitaliste fondée sur une division du travail entre le centre et les périphéries (avec un essor du salariat dans le premier et du travail forcé dans les secondes)¹⁰. Il faut noter qu'I. Wallerstein refuse de considérer la période 1450-1750 comme une phase de transition dans laquelle capitalisme et féodalisme coexisteraient¹¹. Une telle

⁶ Rodney Hilton, « Y eut-il une crise générale de la féodalité ? », *Annales E.S.C.*, 6, 1951, p. 23-30 et Guy Bois, *Crise du féodalisme*, Paris, Presses de la FNSP-Éditions de l'EHESS, 1976.

⁷ « Nature and the Transition from Feudalism to Capitalism », *Review*, 26/2, 2003, p. 97-172 (version espagnole: « La naturaleza y la transición del feudalismo al capitalismo », dans *La Trama de la vida en los umbrales del Capitaloceno. El pensamiento de Jason W. Moore*, Mexico, Bajo Tierra, 2020, p. 41-113, citation p. 57).

⁸ « Les Amériques ne furent pas incorporées à une économie-monde capitaliste déjà existante », Anibal Quijano et I. Wallerstein, « Americanness as a Concept, or the Americas in the Modern World-System », *International Social Science Journal*, 44/1, 1992, p. 549-557 (citation p. 549).

⁹ J. Moore, « La naturaleza », art. cit., p. 104.

¹⁰ *Le système du monde du XV^e siècle à nos jours, I. Capitalisme et économie-monde 1450-1640*, Paris, Flammarion, 1980, p. 39.

¹¹ Il est courant de considérer que la transition du féodalisme au capitalisme se prolonge sur les trois siècles de la période moderne, ce qui implique généralement un modèle dual combinant aspects féodaux et capitalistes. Fernand Braudel (*Civilisation matérielle, économie et capitalisme (XV^e-XVIII^e siècle)*, Paris, A. Colin, 1979, 3 vol. et *La dynamique du capitalisme*, Paris, Flammarion, 1988) raffine cette approche en distinguant trois sphères : les « structures du quotidien », dans un monde villageois où dominent les rigidités d'une production de subsistance presque autarcique ; l'économie de marché, qui englobe les « jeux de l'échange », c'est-à-dire le réseau relativement stable du commerce, depuis l'échelle locale jusqu'aux grandes foires européennes ; et enfin, le capitalisme lui-même qui, sans toutefois « créer un mode de production propre », constitue la partie la plus brillante de l'économie (avec le commerce intercontinental et les pratiques financières) et à laquelle l'époque, encore à demi féodale, ne « reconnaît pas toujours droit de cité ». Aussi sophistiqué et amplement informé soit-il, un tel modèle n'en raisonne pas moins en termes de sphères d'activités radicalement distinctes et présentant entre elles de faibles interactions – le capitalisme se déployant, pour l'essentiel, à l'écart des deux autres sphères.

conception de la transition conduirait à considérer que le système-monde capitaliste n'est vraiment en place qu'au terme de cette période, alors que, pour lui, son existence est pleinement avérée dès le XVI^e siècle¹². Jason Moore souligne encore ce trait en distinguant nettement la « crise finale du féodalisme » (1290-1450), et le long XVI^e siècle (1450-1648) qui voit l'affirmation d'un capitalisme naissant dont il souligne avec insistance qu'il s'agit déjà d'un « vrai capitalisme »¹³. Si le capitalisme doit être compris comme une « écologie-monde », c'est-à-dire comme une certaine façon d'organiser la nature, il faut considérer, selon lui, que c'est après 1450 que se joue « un tournant dans l'histoire des rapports de l'humanité avec le reste de la nature, plus remarquable que tout autre tournant depuis l'essor de l'agriculture et des premières villes – et, en termes relationnels, plus remarquables que l'essor de la machine à vapeur »¹⁴.

Ce modèle souffre d'une grande faiblesse historique. En premier lieu, le retournement de conjoncture des années 1300 a été récemment nuancé, tant en ce qui concerne le caractère généralisé des difficultés que pour leur interprétation comme limite finale de la dynamique d'essor médiévale¹⁵. Surtout, si l'ampleur de la mortalité provoquée par la Peste Noire est indéniable, la reprise démographique est telle qu'en un peu plus d'un siècle la plupart des régions d'Europe ont retrouvé leur population d'avant l'épidémie¹⁶. Plus largement, on peut douter que 1348 ait marqué « la sentence de mort » du féodalisme et que cette « crise finale » ait trouvé sa résolution avec l'expansion commerciale et coloniale, alors même qu'au moment où celle-ci s'affirme véritablement, la crise en question et ses principaux effets ont pour l'essentiel disparu¹⁷. En outre, proclamer la mort précoce du système féodal permet de ne plus rien mentionner de ce qui lui est lié et qui, pourtant, perdure dans les siècles suivants – à commencer par la puissance, de plus en plus contestée mais toujours écrasante, de l'Église¹⁸. Dans ces conditions, les phénomènes invoqués à l'appui de l'essor d'un véritable capitalisme à partir de 1450 ne parviennent pas à faire office de démonstration, d'une part, parce que ces traits ne sont pas clairement distinctifs par rapport à la période antérieure et, d'autre part, parce que la démarche suivie interdit d'évaluer l'ampleur relative de ces mêmes phénomènes et leur impact sur l'ensemble de l'organisation sociale. Prétendre analyser l'émergence d'un nouveau système en concentrant l'attention sur les seuls traits qui paraissent en relever, sans reconstituer la logique d'ensemble du système au sein duquel ils sont supposés apparaître a toute chance d'aboutir à une impasse.

Elles coexisteraient donc, plusieurs siècles durant, sans véritablement former un ensemble articulé.

¹² « La thèse centrale de cet ouvrage est que le système-moderne du monde a pris la forme d'une économie-monde capitaliste, qui s'est définie en Europe au cours du long XVI^e siècle », *Le système du monde du XV^e siècle à nos jours, II. Le mercantilisme et la consolidation de l'économie-monde européenne, 1600-1750*, Paris, Flammarion, 1984, p. 11 (et, aux p. 9-10, remarques sur les différentes chronologies de la transition).

¹³ « Le capitalisme naissant était, selon tous les critères qui importent, un 'vrai' capitalisme », *Le capitalisme dans la toile de la vie. Écologie et accumulation du capital*, Toulouse, L'Asymétrie, 2020, p. 170.

¹⁴ *Ibid.*, p. 254. Suit une liste de 26 exemples de ces transformations (p. 255-260). Nombre d'entre eux font apparaître la déforestation rapide provoquée par l'essor de la production minière ou par les premières plantations sucrières, aboutissant à un rapide déclin productif. De tels cycles d'essor, vite bloqués par des limites écologiques, évoquent des formes de croissance traditionnelles, bien plutôt que le nouveau monde capitaliste de l'accumulation illimitée.

¹⁵ Monique Bourin, Sandro Carocci, François Menant et Lluís To Figueras, « Les campagnes de la Méditerranée occidentale autour de 1300 : tensions destructrices, tensions novatrices », *Annales H.S.S.*, 2011/3, p. 663-704.

¹⁶ Pour une évaluation d'ensemble, J. Baschet, *La Civilisation féodale*, *op. cit.*, chap. 4.

¹⁷ On peut aussi faire valoir que l'expansion outre-mer peut répondre à des objectifs autres que commerciaux, notamment à la nécessité de fournir des terres et des revenus à l'aristocratie : c'est le cas des croisades, puis, par exemple, de l'expansion aragonaise en Méditerranée (notamment vers les Baléares et la Sicile, dès le XIII^e siècle).

¹⁸ La caractérisation du système féodal est partielle et parfois caricaturale : en 1400, « le système relativement insignifiant, obscur et passager du féodalisme était en plein effondrement » (I. Wallerstein, « L'Occident, le capitalisme et le système-monde moderne », *Sociologie et sociétés*, 22, 1990, p. 15-52, citation p. 30).

Outre la coïncidence avec le découpage conventionnel des périodes de l'histoire (ici, la césure Moyen Âge/Temps Modernes)¹⁹, ce qui a sans doute assuré le succès du modèle des cinq siècles est la coïncidence qu'il permet d'établir entre l'essor du capitalisme et celui de la domination coloniale européenne. Vue depuis les Amériques, une telle option a l'avantage de placer ce continent au cœur d'un basculement crucial dans l'histoire de l'humanité²⁰. De ce fait, il n'est guère étonnant que les approches décoloniales américaines, depuis le Sud jusqu'au Nord, se soient largement appuyées sur les travaux d'I. Wallerstein pour développer leur critique de la modernité-colonialité²¹. On peut cependant se demander si cette approche, mue par une légitime critique de l'eurocentrisme, ne produit pas un certain biais américanocentrique. En tout cas, on verra qu'il existe de bonnes raisons de remettre en cause cette trop parfaite simultanéité du colonialisme et du capitalisme, comme aussi l'idée que 1492 serait le point crucial de basculement dans l'histoire des rapports entre l'Europe et le reste du monde.

Révolution des armes à feu ?

Une autre lecture de la transition aboutit à une chronologie similaire. Pour Robert Kurz, c'est à partir des XIV^e et XV^e siècles, avec la révolution des armes à feu, que se produit une rupture forte, qualifiée de « big bang de la modernité »²². L'usage de la poudre et de canons sans cesse plus puissants aurait des effets dissolvants sur l'organisation sociale féodale, notamment en ce qui concerne le prestige de l'aristocratie ; et la révolution militaire qui s'ensuit conduirait à la mise en place d'armées professionnelles, reposant sur une forme primitive du salariat, tandis que les dépenses militaires croissantes des États européens conduisent à l'instauration d'une fiscalité permanente et poussent à une généralisation des rapports monétaires²³. Cette lecture entend opérer un renversement de la compréhension des origines du capitalisme, liées ainsi non à la croissance du capital marchand ou à l'essor des forces productives, mais à l'accentuation des capacités destructives qui singularise la trajectoire européenne.

Cependant, s'il est indéniable que la hausse des dépenses militaires des États européens constitue un phénomène de première importance ayant des effets majeurs, il n'est pas certain que la révolution des armes à feu puisse être tenue pour le détonateur essentiel de la transition vers le capitalisme. En premier lieu, il ne faudrait pas exagérer la « modernité » des armées de la période dite moderne. Certes, leurs effectifs augmentent fortement et elles englobent une part du produit social très supérieure à celle des siècles précédents. Mais affirmer que l'argent est la seule base de la reproduction de la machine militaire et que celle-ci fournit le prototype du travail salarié moderne ne correspond pas à ce qu'expose Geoffrey Parker. Celui-ci montre plutôt que les ressources des États sont toujours insuffisantes, de sorte que, plus que de la solde, très irrégulière, les troupes vivent d'abord du « terrain » : pillages, prisonniers et « monnaie de l'incendie » (rançons extorquées aux populations sous la menace)²⁴. Bien souvent, les soldats ne reçoivent guère que leur nourriture, ce qui, certes, est déjà une raison suffisante pour

¹⁹ *Ibid.*, p. 29.

²⁰ L'impact de la vision présentée par Eduardo Galeano (dans *Les veines ouvertes de l'Amérique latine*, Paris, Plon, 1981) a été considérable.

²¹ Par exemple Aníbal Quijano, « Colonialidad del poder, eurocentrismo y América Latina », dans Gustavo Lander (éd.), *La colonialidad del saber: eurocentrismo y ciencias sociales. Perspectivas latinoamericanas*, Buenos Aires, CLACSO, 2000.

²² Robert Kurz, *Argent sans valeur*, à paraître, et « La modernité à explosion », <http://www.palim-psao.fr/2018/04/le-boom-de-la-modernite-les-armes-a-feu-comme-moteur-du-progres-technique-la-guerre-comme-moteur-de-l-expansion-retour-sur-les-origi> (publication originale, 2002).

²³ R. Kurz s'appuie largement sur le travail de Geoffrey Parker, *La révolution militaire. La guerre et l'essor de l'Occident, 1500-1800*, Paris, Gallimard, 1993.

²⁴ G. Parker, *La révolution*, op. cit., chap. 2.

s' enrôler. Mais tout cela n'a pas grand chose à voir avec le salariat et le travail abstrait. On reste très loin des véritables armées professionnelles, telles qu'elles se développent à partir du XIX^e siècle (la question de l'uniforme est un symptôme significatif de cette différence ; or, il ne fait son apparition, et bien timidement, que vers 1650).

En second lieu, loin de l'idée selon laquelle les Chinois n'auraient fait usage de la poudre que pour des feux d'artifices, G. Parker indique qu'ils utilisent des canons métalliques dès le XIII^e siècle²⁵. Au début du XV^e siècle, les grands navires chinois ont chacun 50 canons et un millier de boulets et, si l'artillerie européenne fait alors des progrès plus rapide, dès 1520, les Chinois ont récupéré leur retard. Ainsi, en dépit de son importance considérable, la révolution militaire de la période moderne ne conduit pas l'Europe à une suprématie absolue²⁶. De fait, les mêmes progrès techniques et militaires peuvent être observés dans l'Empire ottoman, avec lequel les Européens parviennent du moins à faire jeu égal – ce qui est déjà d'une grande importance. Surtout, les Européens demeurent incapables de défier les grandes puissances asiatiques, telles que l'Inde ou la Chine – laquelle entretient des armées de plusieurs centaines de milliers de soldats depuis des siècles. En réalité, ce qui donne la suprématie absolue à l'Europe, notamment face à la Chine, c'est une deuxième révolution militaire que G. Parker fait commencer à la fin du XVIII^e siècle et qui, cette fois, est clairement liée à l'essor du capitalisme : nouveau bond des effectifs des armées ; progrès décisifs dans la précision et la rationalisation de l'artillerie ; production industrielle de l'armement et, bientôt, usage des chemins de fer et des navires à vapeur cuirassés²⁷.

Au total, il paraît difficile de considérer que la révolution des armes à feu, initiée entre XIV^e et XVI^e siècles, puisse expliquer la singularité du basculement capitaliste en Europe. En revanche, il est clair que l'accroissement par étape de ses capacités de destruction, jusqu'à l'acquisition d'une complète suprématie militaire à partir de la fin du XVIII^e siècle, est un facteur essentiel dans l'affirmation de la trajectoire hégémonique européenne.

Capitalisme médiéval

Une autre perspective fait écart par rapport à la chronologie la plus commune en remontant vers l'amont. Ainsi, l'essor urbain et commercial du Moyen Âge central a, jadis, conduit Henri Pirenne à affirmer que le capitalisme et l'esprit d'entreprise sont alors déjà tout formés : « que le capitalisme s'affirme dès le XII^e siècle, nos sources ne permettent pas d'en douter. L'esprit qui anime le grand marchand qui s'enrichit est d'emblée l'esprit du capitalisme »²⁸. Dans une telle conception, la continuité est parfaite entre le marchand médiéval et la bourgeoisie triomphante du XIX^e siècle. Quant à l'historien argentin José Luis Romero, il a élaboré de façon systématique l'idée d'une révolution commerciale et bourgeoise constituant, dès le XI^e siècle, un phénomène entièrement extérieur à la logique du féodalisme et aboutissant à la juxtaposition de deux systèmes économiques et culturels distincts, l'un tendant à l'immobilisme d'un ordre rural dominé par la tradition, l'autre caractérisé par le dynamisme urbain et le goût de l'innovation, propre à la mentalité bourgeoise²⁹. Plus récemment, Eric Mielants affirme que les Flandres et le Nord de l'Italie témoignent dès le XII^e siècle d'un « mode de production véritablement capitaliste », car basé sur le salariat³⁰. Comme on le verra dans la troisième partie, on rencontre aussi, notamment chez des auteurs qui se revendiquent de l'analyse des systèmes-monde, une tendance à faire remonter l'émergence du capitalisme vers

²⁵ *Ibid.*, p. 112-3 et 169.

²⁶ *Ibid.*, préface à l'édition française, notamment p. 15.

²⁷ *Ibid.*, chap. 5.

²⁸ Henri Pirenne,

²⁹ José Luis Romero, *La revolución burguesa en el mundo feudal*, Mexico, Siglo XXI, 1979, 2 vol.

³⁰ E. Mielants, *The Origins of Capitalism*, *op. cit.*, p. 26.

des périodes de plus en plus anciennes, tant en Europe que dans d'autres régions du monde³¹. Quant à la thèse spécifique d'un capitalisme naissant au cœur du Moyen Âge européen, on peut souligner qu'elle repose essentiellement sur une identification entre capitalisme et commerce dont on proposera la critique dans la troisième partie³². Il n'en reste pas moins que cette option chronologique tend à remettre en cause, à sa manière, la coupure scolaire entre le Moyen Âge et les Temps modernes : loin de marquer une rupture essentielle, celle-ci est traversée par de nombreux phénomènes dont la dynamique se prolonge en amont comme en aval d'elle.

Un long Moyen Âge

A l'inverse de l'option évoquée à l'instant, d'autres historiens repoussent l'émergence du capitalisme vers l'aval. Ainsi, pour Eric Hobsbawm, jusqu'au XVII^e siècle, moment de la véritable crise du féodalisme, tous les traits de l'histoire européenne qui « ont un petit goût de révolution 'bourgeoise' ou 'industrielle' ne sont rien d'autre que les condiments d'un plat essentiellement médiéval ou féodal »³³. Quant à Pierre Vilar, il avance que le féodalisme est « à l'agonie » dans les premières décennies du XVII^e siècle, tout en ajoutant qu'il n'existe alors aucun autre système pour le remplacer³⁴. Pour lui, si l'époque moderne est marquée par une importante accumulation de capital par le biais de l'activité commerciale, elle ne se fonde en aucun cas de façon dominante sur des « relations de production capitalistes »³⁵. Comme le soulignent certains historiens de l'économie d'Ancien Régime, comme Jean-Yves Grenier, l'essor des échanges et des activités financières se réalise dans le cadre d'un système dont la logique, déclinante mais toujours dominante, est bien celle du féodalisme. Aux XVII^e-XVIII^e siècles encore, les rapports salariaux sont très loin d'être des rapports impersonnels fondés sur un marché libre de la main-d'œuvre ; par ailleurs, la terre reste le principe idéologique dominant, tout comme priment encore les valeurs aristocratiques : ainsi, l'idéal d'une destinée manufacturière est toujours d'amasser assez de fortune pour la reconvertir dans la rente foncière et espérer se fondre dans la caste nobiliaire³⁶. L'Église, du moins dans l'Europe catholique, conserve sa position éminente, quoique de plus en plus contestée. Ce n'est pas contre des moulins à vent que les penseurs des Lumières et les révolutionnaires lancés à l'assaut de l'Ancien Régime ont dû se battre.

On insistera particulièrement sur l'hypothèse, défendue par Jacques Le Goff, d'un « long Moyen Âge » prolongé jusqu'au XVIII^e siècle³⁷. Ce faisant, il rompt avec la périodisation historique conventionnelle : la Renaissance, comme rupture radicale avec le passé médiéval,

³¹ Par exemple, Jairus Banaji met en avant le rôle d'une tradition précoce d'activités capitalistes dans le monde arabe à partir du IX^e siècle (« Islam, the Mediterranean and the Rise of Capitalism », *Historical Materialism*, 15, 2007, p. 48-74).

³² L'option d'un capitalisme commençant au XII^e siècle apparaît également dans Alessandro Stanziani, *Capital Terre. Une histoire longue du monde d'après (XII^e-XXI^e siècle)*, Paris, Payot, 2021. Un premier régime capitaliste, caractérisé par le recours massif au travail contraint, s'étend du XII^e à la fin du XIX^e siècle – enjambant ainsi la coupure Moyen Âge/Temps Modernes.

³³ Eric Hobsbawm, « The General Crisis of the European Economy in the 17th Century », *Past and Present*, 1954, 5, p. 33-53 et 6, p. 44-65. Il souligne aussi que le supposé « esprit d'entreprise » parfois repéré dans les siècles anciens n'a rien à voir avec le triomphe du capitalisme.

³⁴ Pierre Vilar, « El tiempo del Quijote », repris dans *Crecimiento y desarrollo. Economía e historia. Reflexiones sobre el caso español*, Barcelone, Ariel, 1976, p. 332-346.

³⁵ Pierre Vilar, « Problemas de la formación del capitalismo », dans *Crecimiento y desarrollo, ibid.*, p. 106-134. Il critique également les thèses monétaristes qui attribuent à l'afflux des métaux américains un rôle déterminant dans l'essor du « capitalisme », en montrant que la réception de ces métaux dépend de la logique du système dans lequel ils pénètrent.

³⁶ Jean-Yves Grenier, *L'Économie d'Ancien Régime. Un monde de l'échange et de l'incertitude*, Paris, A. Michel, 1996.

³⁷ Jacques Le Goff, « Pour un long Moyen Âge » (1983), repris dans *L'imaginaire médiéval*, Paris, Gallimard, 1985, p. 7-13 (et Préface, dans *ibid.*, p. VIII-XIII).

est dénoncée comme une construction historiographique durablement installée par Jacob Burckhardt, tandis que la modernité des Temps dit modernes est à « remiser parmi les vieilles lunes » – la modernité au sens conceptuel du terme ne s’affirmant pleinement qu’au XVIII^e siècle³⁸. Surtout, l’hypothèse du long Moyen Âge revient à soutenir que les « mêmes structures sociales [fondamentales] persistent dans la société européenne du IV^e au XIX^e siècle »³⁹. Si la borne finale que J. Le Goff attribue au long Moyen Âge a pu varier, revenant parfois à la seconde moitié du XVIII^e siècle ou se prolongeant loin dans le siècle suivant, c’est parce qu’un tel basculement d’époque s’inscrit, à l’évidence, dans une certaine durée⁴⁰. Ce sont, pour l’essentiel, les Lumières (« les vrais temps modernes ») et, plus encore, la Révolution industrielle qui marquent la rupture fondamentale et le passage à un nouveau système. Et même si la démarche de J. Le Goff n’a pas pour objet la formation du capitalisme, la fin du long Moyen Âge est implicitement liée à l’affirmation de celui-ci⁴¹.

L’idée d’un long Moyen Âge donne souvent lieu à quelques malentendus, qu’il importe de lever. En effet, il ne s’agit nullement de postuler une époque homogène, ajoutant trois siècles supplémentaires d’immobilisme à une période déjà fastidieusement étalée. Et il ne s’agit pas non plus de nier les transformations de la Renaissance, ni celles de la Réforme, ni bien d’autres encore qui interviennent au cours des deux siècles suivants⁴². Au contraire, le long Moyen Âge *dans son ensemble* est animé par une profonde dynamique de transformation, de sorte qu’il est possible d’y intégrer les innovations de la Renaissance, sans nullement les minimiser, mais sans pour autant considérer qu’elles impliquent un changement radical d’univers. Ainsi, le long Moyen Âge se caractérise à la fois par la persistance d’éléments essentiels (ses « structures fondamentales ») et par ce que J. Le Goff qualifie de « grande poussée créatrice »⁴³. Loin qu’il y ait contradiction entre ces deux dimensions, on peut penser que les transformations qui se multiplient alors sont, pour une bonne part, le produit de ces mêmes structures⁴⁴. Et comme on le verra dans la seconde partie, le caractère profondément dynamique de la société médiévale occidentale peut être tenu pour l’un des ressorts de la transition vers le capitalisme. Au total, l’idée d’un long Moyen Âge ne suppose nullement d’en faire une période figée, mais se veut au contraire le cadre le plus pertinent pour analyser une dynamique historique qui s’achève avec le basculement vers le monde capitaliste.

La grande divergence Europe/Chine

³⁸ Préface à l’édition française de Bartolomeo Clavero, *La grâce du don. Anthropologie catholique de l’économie moderne*, Paris, A. Michel, 1996, p. XV. Voir aussi *Faut-il vraiment découper l’histoire en tranches ?*, Paris, Le Seuil, 2014, p. 9 (« un long Moyen Âge occidental qui pourrait aller de l’Antiquité tardive jusqu’au milieu du XVIII^e siècle »).

³⁹ Autre formulation : « un Moyen Âge long (...) dont tous les aspects se structurent en un système qui, pour l’essentiel fonctionne du Bas-Empire romain à la révolution industrielle des XVIII^e-XIX^e siècles » (*Pour un autre Moyen Âge. Temps, travail et culture en Occident: 18 essais*, Paris, Gallimard, 1977, p. 10-11).

⁴⁰ Dans *À la recherche du Moyen Âge* (Paris, Audibert, 2003, p. 59), il suggère qu’« il n’y a pas une fin du Moyen Âge », dont la cohérence est vouée à « se défaire peu à peu au fil des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles ». En même temps qu’il souligne la diffusion de l’idée du long Moyen Âge parmi les historiens médiévistes, Jean-Philippe Genet propose d’admettre qu’il « se termine à une date variable entre le milieu du XVII^e siècle et le début du XIX^e siècle, selon les pays » (« Être médiéviste au XXI^e siècle », dans *Être historien du Moyen Âge au XXI^e siècle*, Paris, Presses de la Sorbonne, 2008, p. 9 et 32).

⁴¹ Notons qu’il récuse l’idée d’un « capitalisme médiéval » (*Le Moyen Âge et l’argent*, Paris, Perrin, 2010, p. 221).

⁴² J. Le Goff leur fait place en distinguant plusieurs sous-périodes au sein du long Moyen Âge (*Faut-il vraiment*, *op. cit.*, p. 187). Surtout, il souligne que l’idée même de Renaissance est un « phénomène caractéristique d’une longue période médiévale, d’un Moyen Âge en quête d’une autorité dans le passé, d’un âge d’or en arrière » (« Pour un long Moyen Âge », art. cité, p. 8-9).

⁴³ *Pour un autre Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 10.

⁴⁴ Alain Guerreau a insisté sur la nécessité de prendre en compte à la fois les structures et la dynamique du système féodal ; voir notamment *L’avenir d’un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXI^e siècle ?*, Paris, Le Seuil, 2001.

Il est opportun de faire place ici à l'ouvrage de Keneth Pomeranz, consacré à la « grande divergence » entre l'Europe et la Chine⁴⁵. De nombreux aspects de la démarche de l'auteur pourraient certes être critiqués, en particulier une approche trop étroitement économique, qui analyse des indices indépendamment des systèmes sociaux au sein desquels ces tendances sont susceptibles de prendre sens – soit un manque d'attention aux logiques sociales globales⁴⁶. Ses apports n'en sont pas moins d'une grande portée. Le plus remarquable est le fruit d'un véritable travail comparatiste mené à une ample échelle et permettant d'établir que, jusque dans les années 1750, l'Europe et la Chine (et tout particulièrement l'Angleterre et le delta du Yangzi) présentent un degré de développement tout à fait similaire, en ce qui concerne les caractéristiques démographiques, la production agricole, les capacités technologiques, l'essor commercial et proto-industriel ou encore les techniques de comptabilité, les pratiques financières et l'essor de la consommation. C'est seulement dans la seconde moitié du XVIII^e siècle que se situe le décrochage – la « grande divergence » – qui va donner l'avantage décisif à l'Europe et notamment à l'Angleterre. En 1750, donc, rien n'est joué entre l'Europe et la Chine. Il est donc essentiel de souligner que ni la première expansion commerciale européenne ni la colonisation des Amériques n'ont conféré à l'Europe un avantage décisif lui permettant de devenir la puissance hégémonique à l'échelle planétaire : jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, elle ne pouvait rivaliser ni avec l'Inde ni avec la Chine. Comme le souligne également Christopher Bayly, le basculement vers l'hégémonie mondiale et vers un monde eurocentré, dans lequel l'écart se creuse radicalement entre l'Europe et la *totalité* du reste du monde, ne s'amorce qu'à partir de la fin du XVIII^e siècle, pour ne s'affirmer pleinement qu'au cours du siècle suivant⁴⁷. C'est là un point de repère chronologique décisif, qu'il serait bon de garder en permanence à l'esprit.

Si une partie de l'effort de K. Pomeranz est consacrée à établir la parité de développement entre la Chine et l'Europe au milieu du XVIII^e siècle, l'autre vise à identifier les facteurs de la grande divergence qui s'amorce alors. Sans doute trop partielle, l'explication proposée n'en est pas moins fort intéressante, notamment en ce qu'elle est largement discontinuïste. Ainsi, K. Pomeranz cherche des facteurs non pas susceptibles d'amplifier l'essor productif antérieur mais plutôt de rompre avec lui. Il s'agit de comprendre ce par quoi l'Angleterre parvient à sortir du cadre d'une croissance de type traditionnel, laquelle conduit, comme c'est le cas en Chine, à un épuisement de certaines ressources et à un « goulet d'étranglement écologique (*ecological bottleneck*) » qui crée « des restrictions sévères à tout nouvel accroissement de la population, toute croissance du revenu par tête, ou toute sortie de l'agriculture »⁴⁸. Ainsi, l'épuisement des ressources en bois, nécessaires à la fois pour le chauffage, la construction et certains secteurs productifs, est l'un des principaux points de blocage. Comprendre la grande divergence revient donc à déterminer comment l'Angleterre – et non la Chine – parvient à échapper aux limites caractéristiques des formes traditionnelles de croissance. Deux facteurs, propres à l'Angleterre, sont alors mis en avant. Le premier est la présence de ressources en charbon à proximité des centres productifs, ce qui permet d'en faire un usage abondant à coût réduit, alors qu'il faut, en Chine, les transporter sur de longues distances. Le second tient aux « hectares fantômes » fournis par la production de matières premières dans les colonies. Ainsi, c'est la production américaine de fibres de coton qui alimente d'abord la production textile en Angleterre, tout en

⁴⁵ Keneth Pomeranz, *Une grande divergence. L'Europe, la Chine et la construction de l'économie mondiale*, Paris, Albin Michel, 2010.

⁴⁶ En réponse aux critiques de Jack Goldstone (« Efflorescences et croissance économique dans l'Histoire globale : une réinterprétation de l'essor de l'Occident et de la Révolution industrielle », dans Philippe Beaujard, Laurent Berger, Philippe Norel (dirs.), *Histoire globale, mondialisations et capitalisme*, Paris, La Découverte, 2009, p. 299-334), il ouvre vers une analyse croisant plusieurs échelles et tendant vers un plus grand caractère de globalité (Préface à l'édition française, *Une grande divergence, op. cit.*, p. 7-30).

⁴⁷ Christopher Bayly, *La naissance du monde moderne (1780-1914)*, Paris, L'Atelier-Le Monde Diplomatique, 2007.

⁴⁸ *Une grande divergence, op. cit.*, p. 353. Mauricio Casanova souligne ce qui différencie l'argumentation de K. Pomeranz, centrée sur les limites écologiques des formes traditionnelles de croissance, des thèses proprement malthusiennes (« En torno a los orígenes de la Gran Divergencia: debates recientes en historia económica (2000-2018) », <https://portalrevistas.uct.cl/index.php/cuhso/article/view/1818/2551>).

surmontant les limites de l'extension de ses terres cultivées et en évitant d'accentuer le stress écologique lié à la diminution des zones boisées. Même si d'autres facteurs doivent certainement être pris en compte⁴⁹, cette proposition est remarquable en cela qu'elle met en avant un élément d'une ampleur considérable : la capture du Nouveau Monde. Mais ce ne sont pas ses conséquences immédiates, notamment l'afflux de métaux précieux, qui s'avèrent déterminantes, mais plutôt certains effets retardés, en l'espèce les possibilités d'approvisionnement en matières premières tropicales, dont l'importance se révèle décisive lors des débuts de l'industrialisation.

On peut alors tirer de l'ouvrage de K. Pomeranz quelques enseignements importants. Un premier point tient au caractère discontinuiste de ses analyses, particulièrement net lorsqu'il récuse tout lien automatique entre essor de la proto-industrie (également développée en Europe et en Chine) et basculement vers l'industrialisation. Pour lui, « l'industrialisation ne découle d'aucun développement naturel de l'économie de l'époque moderne » – la proto-industrie étant plutôt une « impasse » qu'une étape vers l'industrialisation⁵⁰. Le saut vers l'industrialisation en Angleterre n'avait donc rien de nécessaire ; et il faut plutôt l'analyser comme un résultat improbable, découlant de la conjonction de facteurs très spécifiques. En second lieu, K. Pomeranz montre que ce qui fait la singularité de la trajectoire européenne ne devient décisif qu'après 1750. Cela n'interdit pas de rechercher dans les siècles précédents des facteurs susceptibles de contribuer à la grande divergence ; mais c'est seulement alors que s'affirme un type d'essor inédit, bien distinct des formes de croissance expérimentées jusque-là par les principales civilisations eurasiatiques. Il y a là un argument de poids qui, joint à d'autres, encourage à situer dans la seconde moitié du XVIII^e siècle le moment crucial de la rupture avec les sociétés traditionnelles et le grand basculement capitaliste. La démarche doit alors être double : d'une part, identifier les facteurs déterminants du basculement qui s'opère à partir de 1750 ; de l'autre, repérer dans les siècles antérieurs tout ce qui peut en constituer des conditions de possibilité.

Le grand basculement

On se concentrera ici sur le premier de ces deux points, laissant le second pour la partie suivante. Il importe en effet d'insister d'abord sur le moment le plus intense du basculement – situé entre le milieu du XVIII^e et le début du XIX^e siècle –, car il implique non seulement une convergence de caractères inédits mais aussi une reconfiguration systémique venant conférer un sens nouveau à des traits déjà présents antérieurement.

On fait ici le choix d'insister sur trois dimensions constitutives du grand basculement. La première est la conquête et la colonisation de l'Inde par la Grande-Bretagne, à partir de 1757-1763. C'est là un point de rupture dans les rapports entre l'Europe et les grandes civilisations de l'Asie. Non seulement la chute de l'Empire moghol, longtemps plus puissant et plus prospère que les pays européens, est en soi significative, mais elle constitue aussi un levier permettant d'aboutir à la soumission de la Chine, notamment à travers les guerres de l'opium

⁴⁹ K. Pomeranz a reconnu avoir minimisé les facteurs technologiques (Préface à l'édition française, *ibid.*, p. 7-30). Leur prise en compte oblige à s'interroger sur les raisons qui conduisent à la divergence entre Chine et Europe dans les domaines scientifiques et techniques, alors que ces deux blocs civilisationnels faisaient jusque-là jeu égal. Par ailleurs, certains historiens ont préféré insister sur d'autres facteurs, notamment politico-institutionnels : ainsi, Jean-Laurent Rosenthal et Bin Wong (*Before and Beyond Divergence. The Politics of Economic Change in China and Europe*, Harvard University Press, 2011) insistent sur l'opposition entre l'unification impériale de la Chine et la division de l'Europe en États rivaux nourrissant l'essor de formes de production intensives en capital, tandis que Jan de Vries souligne l'écart entre la forte hausse des dépenses militaires anglaises et leur baisse du côté chinois aux XVII^e et XVIII^e siècles (voir un bilan de ces débats dans M. Casanova, « En torno », art. cité).

⁵⁰ *Une grande divergence*, *op. cit.*, p. 321 (et 395 : « une seule zone clé fut capable de sortir de l'impasse proto-industrielle : l'Europe occidentale »).

et grâce au recrutement massif de soldats indiens par l'armée britannique. En ce sens, 1763 marque le début de l'hégémonie anglaise (et européenne) sur l'ensemble du globe. En même temps, la colonisation de l'Inde en est l'une des conditions, car l'essor de l'industrie anglaise n'aurait pas été possible sans l'accès aux matières premières indiennes et, surtout, sans le marché captif offert aux marchandises britanniques par l'imposition du monopole colonial et par la brutale désindustrialisation du sous-continent⁵¹.

Le second facteur pourrait englober l'ensemble des transformations associées au mouvement des Lumières. Mais on insistera surtout sur la rupture que représente l'émergence de la « science économique » (l'expression apparaît chez Quesnay, en 1767) et l'affirmation des principes du libéralisme, auxquels *La richesse des nations* d'Adam Smith (1776) donne sa forme canonique⁵². La dimension concrète de cette mutation tient à la mise en place de marchés unifiés (à l'échelle nationale) et en principe auto-régulés, ce qui intensifie les contraintes concurrentielles et permet de briser les normes de l'économie morale d'Ancien Régime⁵³. C'est ainsi qu'intervient le « désencastrement » mis en évidence par Karl Polanyi, à savoir le fait que les pratiques dites économiques apparaissent comme une sphère spécifique d'activités, qui répond à des lois propres et s'autonomise de toute considération relative aux positions sociales et aux liens interpersonnels⁵⁴. C'est le moment où la valeur, au sens capitaliste du terme, s'autonomise des valeurs, c'est-à-dire des codes moraux. C'est le moment où, pour la première fois dans l'histoire, l'égoïsme est pleinement assumé comme une vertu et devient même, sous l'espèce de la recherche de l'intérêt individuel, la valeur cardinale et le principe recteur du monde social⁵⁵.

Le bouleversement est d'une radicalité extrême. Des personnages comme Edmund Burke ou Jeremy Bentham ne craignent pas, alors, de prôner l'élimination de toute forme d'assistance aux pauvres, afin de laisser la faim pousser les hommes vers la nécessité du travail. Tandis que les lois anglaises sur les pauvres, et notamment l'Édit de Speenhamland de 1795, manifestaient la persistance d'une ancienne logique de fixation locale des populations et d'une économie morale traditionnelle selon laquelle tout être humain doit être aidé à ne pas mourir de faim, son abolition en 1834 liquide ces deux obstacles à la prolétarianisation et joue un rôle décisif dans l'accélération de l'exode rural et dans la formation d'un véritable marché du travail⁵⁶. De

⁵¹ La part de l'Inde dans la production manufacturière mondiale est estimée à 25 % en 1750 et 20 % en 1800 ; elle tombe à 10 % en 1860 et 3 % en 1880. Pour une présentation d'ensemble du tournant géopolitique impliqué par la conquête de l'Inde, voir A. Anievas et K. Nisancioglu, *How the West*, op. cit., p. 261-273. À noter que c'est la crainte de la compétition française en Inde qui pousse les Anglais au coup de force de la conquête du Bengale (1757) et que c'est la défaite de la France dans la Guerre de sept ans, entérinée par le Traité de Paris (1763), qui marque pleinement le début de cette nouvelle période.

⁵² Voir notamment Serge Latouche, *L'invention de l'économie*, Paris, Albin Michel, 2005.

⁵³ Edward P. Thompson, « The Moral Economy of the English Crowd in the Eighteenth Century », *Past and Present*, 50, 1971, p. 76-136.

⁵⁴ Karl Polanyi, *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris, Gallimard, 1983, notamment p. 75 : « les relations sociales de l'homme englobent, en règle générale, son économie. L'homme agit, de manière, non pas à protéger son intérêt individuel à posséder des biens matériels, mais de manière à garantir sa position sociale, ses droits sociaux, ses avantages sociaux. Il n'accorde de valeur aux biens matériels que pour autant qu'ils servent cette fin », de sorte que prennent les « mobiles non économiques ». Au contraire, avec la mise en place du marché unifié et concurrentiel, « au lieu que l'économie soit encastrée dans les relations sociales, ce sont les relations sociales qui sont encastrées dans le système économique » (p. 88). L'exception est considérable : « normalement, l'ordre économique est simplement fonction de l'ordre social, qui le contient (...) La société du XIX^e siècle, dans laquelle l'activité économique était isolé et attribuée à un mobile économique distinct, fut en vérité une nouveauté singulière » (p. 106).

⁵⁵ Marshall Sahlins, *La nature humaine, une illusion occidentale*, Paris, Éditions de l'éclat, 2009. Certes, la *Fable des abeilles* de Bernard Mandeville constitue un précédent, mais on doit noter que sa forme reste ambiguë et qu'elle est reçue comme un objet de scandale et non comme un principe largement assumé (voir S. Latouche, *L'invention de l'économie*, op. cit., chap. VIII).

⁵⁶ L'analyse de l'Édit de Speenhamland et de son abolition tient une place de choix dans K. Polanyi, *La grande*

fait, les penseurs libéraux qui militaient contre Speenhamland avaient parfaitement conscience que le nouveau monde qui se mettait alors en place, et notamment la généralisation de la discipline du salariat industriel, passait par la destruction du principe de charité – c'est-à-dire de ce qui, sous le nom de *caritas*, avait été le principe recteur du monde social dans le système féodo-ecclésial⁵⁷. Loin de pouvoir être réduite à un simple changement idéologique, l'émergence de l'économie comme sphère autonome implique non seulement un remaniement de fond en comble de l'organisation sociale (avec notamment la fin de l'espace polarisé féodo-ecclésial au profit d'un espace de circulation tendanciuellement uniforme), mais aussi une véritable mutation anthropologique qui conduit à considérer les humains comme des individus mus avant tout par la recherche de leur intérêt matériel personnel. C'est là une des dimensions essentielles du basculement vers la froide violence des rapports capitalistes.

On insistera enfin sur l'amorce de l'industrialisation en Angleterre, dont on a déjà indiqué qu'elle est le moteur essentiel de la grande divergence par rapport à la Chine. Certes, l'historiographie récente tend parfois à récuser la notion de révolution industrielle, au motif que le phénomène est moins simple et bien plus étalé dans le temps que ne le suggère cette expression. Plus précisément, les historiens ont été conduits à réviser à la baisse les taux de croissance attestés pendant les débuts de la révolution industrielle anglaise, bien loin du modèle idéal du « take-off », tandis qu'une plus grande attention a été portée aux changements qui préparent le processus⁵⁸. C'est dans ce cadre que Jan de Vries a déplacé le projecteur vers une « révolution industrielle » au cours de laquelle le désir d'accéder à de nouvelles formes de consommation conduit les familles populaires à accepter une intensification de la mise au travail (principalement du fait de l'emploi salarié des femmes et des enfants, ainsi que de la forte diminution des jours chômés). Amorcé dans la seconde moitié du XVII^e siècle et renforcé au cours du siècle suivant, ce mouvement précède donc et prépare la révolution industrielle ; mais on notera qu'aucun des arguments avancés par J. de Vries ne le conduit à récuser cette notion⁵⁹.

Par ailleurs, la chronologie et les mécanismes de la révolution industrielle ont été en partie reformulés. Tout en insistant sur le rôle décisif des perfectionnements de la machine à vapeur dans la grande divergence avec la Chine (ce qui invite à remonter vers l'essor d'une science et d'une culture des machines, propres à l'Angleterre à partir du XVII^e siècle), Jack Goldstone admet que son essor est très lent, ne se déployant à grande échelle dans les manufactures et les transports que dans la période 1820-1850⁶⁰. De fait, l'énergie hydraulique, largement disponible et peu coûteuse, demeure longtemps essentielle, même pour l'activité industrielle. Et si la machine à vapeur s'impose à partir des années 1825-1830, c'est moins pour ses avantages strictement techniques que pour des raisons sociales : en brisant la dissémination des sites de production et en permettant leur concentration dans les grands centres urbains, où

transformation, op. cit., chap. 7 et 8, notamment p. 119-120 : « en 1834, la réforme de la loi sur les pauvres élimina cet obstacle au marché du travail : le 'droit de vivre' fut aboli » ; « il fallut attendre 1834 pour qu'un marché concurrentiel du travail se constituât en Angleterre ; on ne peut donc pas dire que le capitalisme industriel ait existé comme système social avant cette date ». Je remercie Joseph Morsel d'avoir attiré mon attention sur le lien entre l'abolition de 1834 et le processus de « dépoliarisation du système social » antérieur.

⁵⁷ Pour une compréhension élargie du concept de *caritas* (amour des hommes en Dieu, principe de circulation des grâces spirituelles et fondement du lien social au sein de la chrétienté), voir Anita Guerreau-Jalabert, « *Caritas* y don en la sociedad medieval occidental », *Hispania*, 60, 2000, p. 27-62.

⁵⁸ Les débats suscités par la notion de révolution industrielle sont évoqués dans J. de Vries, « The Industrial Revolution and the Industrious Revolution », *The Journal of Economic History*, 54/2, 1994, p. 249-270. A propos de la notion de révolution industrielle, il affirme : « we come not to bury it, but to improve it » (p. 253).

⁵⁹ J. de Vries, *The Industrious Revolution. Consumer Behaviour and the Household Economy, 1650 to the Present*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008. Pour une évaluation des apports et des limites de cette approche, voir J.-Y. Grenier, « Désir de consommer et essor du capitalisme, du XVII^e siècle à nos jours », *Annales. H.S.S.*, 2010/3, 65, p. 787-798.

⁶⁰ J. Goldstone, « Efflorescences et croissance économique », art. cité.

les ouvriers se trouvent plus démunis face au pouvoir des détenteurs du capital, elle donne à ceux-ci un avantage décisif dans le rapport de force salarial⁶¹. Quant à A. Stanziani, il repousse jusqu'aux années 1870 la rupture avec le premier régime capitaliste amorcé au XII^e siècle, car c'est seulement alors que se généralisent tout à la fois la prolétarianisation, l'urbanisation et la domination des énergies fossiles⁶². Mais, au total, il n'est nullement étonnant qu'un processus d'une telle ampleur doive être préparé par l'accumulation de facteurs favorables et qu'il ne prenne son essor que lentement, pour ne se généraliser et produire tous ses effets que plus lentement encore. Rien de tout cela ne diminue la radicalité des bouleversements qu'il entraîne, ce qui justifie pleinement sa caractérisation comme rupture historique majeure – et donc comme révolution.

Et tandis que la « révolution industrielle » est fondée sur une intensification du travail, la révolution industrielle se fonde sur une plus grande concentration en capital, notamment pour l'acquisition des machines. Par les biens manufacturés qu'elle permet de produire à une échelle inédite, elle donne aux Européens, et en premier lieu aux Anglais, de nouveaux avantages déterminants, en termes d'amplification et d'unification des marchés (grâce au réseau ferroviaire), de maîtrise des mers et du commerce mondial (par la multiplication des navires à vapeur), de puissance militaire (par la production massive d'armement) et de position dominante sur les marchés (les marchandises à bas coût étant la plus redoutable de toutes les armes créées par le capitalisme⁶³). Au total, il paraît difficile de ne pas reconnaître que la révolution industrielle permet l'essor d'une sphère productive présentant des caractères inédits, par son ampleur colossale et ses perspectives apparemment illimitées de croissance, mais aussi en ce qu'elle est à la fois entièrement dominée par le capital, essentiellement fondée sur le travail salarié et étroitement articulée à des marchés faisant jouer amplement les mécanismes de la concurrence. Ce sont là les signes d'un mode de production capitaliste enfin constitué.

Au total, c'est la conjonction des trois ruptures qu'on vient d'évoquer qui permet de briser les limites à la fois écologiques, sociales et anthropologiques des formes de croissance caractéristiques des sociétés traditionnelles, telles qu'elles ont pu être partagées, jusque vers 1750, par l'Europe et les grandes civilisations asiatiques. Même si les taux de croissance initiaux restent faibles, l'industrialisation permet une expansion inédite de la production, reposant sur une source d'énergie qui n'accentue guère la pression sur les terres (à quoi il faut ajouter que l'apparition des engrais chimiques viendra bientôt décupler les rendements agricoles). Quant à l'emprise coloniale sur l'Inde et notamment sur sa production cotonnière, elle augmente encore radicalement les hectares fantômes dont bénéficie l'industrie anglaise. Enfin, le basculement dans le monde de l'économie (par désencastrement des activités productives) brise les limites que les normes sociales fixaient à la maximisation des profits, légitime l'affirmation sans fard d'une logique utilitariste de l'intérêt individuel et ouvre la voie à une dynamique d'accumulation sans contrainte et potentiellement illimitée.

Le moment de basculement concentré que l'on identifie ainsi paraîtra à certains trop précoce et à d'autres trop tardif. Mentionnons à cet égard la critique que J. Moore adresse aux tenants de ce qu'il appelle « le modèle à deux siècles » du capitalisme. Il leur reproche de supposer que tout commence avec la révolution industrielle, transformant ainsi l'émergence du capitalisme en une sorte de « big bang » et imposant une lecture focalisée sur les seuls enjeux technologiques (avec pour conséquence, avance-t-il, de croire que le changement climatique

⁶¹ Andreas Malm, *Fossil Capital: the Rise of Steam-Power and the Roots of Global Warming* Londres, Verso, 2015 et « Les origines du capital fossile », dans *L'Anthropocène contre l'histoire. Le réchauffement climatique à l'ère du capital*, Paris, La Fabrique, 2017.

⁶² A. Stanziani, *Capital Terre*, op. cit., partie 2.

⁶³ « Le bas prix de ses marchandises est la grosse artillerie avec laquelle elle [la bourgeoisie] démolit toutes les murailles de Chine », *Manifeste communiste*, dans K. Marx, *Œuvres. Économie I*, éd. citée, p. 165.

pourrait être résolu par la seule vertu de la désindustrialisation)⁶⁴. Mais on ne voit aucune raison pour laquelle une chronologie liant la formation du capitalisme à la révolution industrielle serait incapable d'en donner une analyse plus ample, au-delà du seul phénomène de l'industrialisation. Et on ne voit pas non plus pourquoi il serait impossible d'articuler la mise en évidence d'un basculement tardif avec l'identification des phénomènes de longue durée qui l'ont préparé et rendu possible (on y reviendra).

Au reste, J. Moore lui-même insiste sur un changement majeur intervenant entre le milieu du XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle⁶⁵. Selon lui, une « crise de développement du capitalisme » est alors résolue par le passage à un nouveau cycle fondée sur la combinaison charbon/fer/vapeur. Les caractéristiques en sont radicalement nouvelles, puisqu'il repose sur une forte baisse des coûts de l'énergie, des produits alimentaires, des matières premières et de la force de travail. En outre, J. Moore indique que c'est à ce moment-là que le capitalisme devient un système véritablement planétaire et il insiste sur une forte différenciation de part et d'autre de cette rupture. Tandis que « le capitalisme naissant » était caractérisé par une tendance à la sous-production, « le capitalisme industriel » a banni les crises de sous-production et se trouve au contraire menacé par une propension à la surproduction. Dans cette logique, il existe donc deux capitalismes, régis par des modes de fonctionnement radicalement différents, sinon opposés. Et si J. Moore affirme que le premier est déjà un « vrai capitalisme », on ne saurait minimiser l'importance du retournement qui fait passer tendanciellement de la sous-production à la surproduction. Si l'on sait l'importance que J. Moore accorde, dans ses analyses de l'écologie du capitalisme, à la production de marchandises bon marché (énergie, alimentation, matières premières, force de travail)⁶⁶ – ce que seul un régime tendant à la surproduction permet d'assurer –, on ne peut s'empêcher de penser que les logiques les plus spécifiques du capitalisme n'apparaissent véritablement que dans la période qui s'amorce à la fin du XVIII^e siècle.

Au total, et tout en laissant provisoirement de côté la caractérisation de ce qui précède le basculement des XVIII^e-XIX^e siècles, on peut affirmer qu'un changement d'époque majeur intervient alors. Le capitalisme impose désormais, à une échelle planétaire inédite, un régime de production, une logique sociale et une norme anthropologique⁶⁷ qui n'ont rien de commun avec tout ce qui avait existé jusque-là dans l'histoire des écologies-mondes. Ce moment correspond aussi à ce que qu'Alain Guerreau a qualifié de « double fracture conceptuelle » et qui marque la rupture définitive avec le monde féodal : à l'invention de la notion d'économie, centrée sur le fonctionnement du marché supposément auto-régulé, répond en effet l'apparition de la notion de religion, comme croyance individuelle librement choisie, qui rompt de manière radicale avec la structuration ecclésiale de la société jusque-là dominante⁶⁸. Outre qu'elle contribue à mettre en place les cadres mentaux et notionnels qui sous-tendent le monde moderne, la « double fracture conceptuelle » rend définitivement inintelligibles les logiques propres du monde féodo-ecclésial, ainsi renvoyé à l'archaïsme et à l'irrationalité. Tandis que les principes recteurs de l'ancien système étaient la terre, la quête du salut (entendu comme union en Dieu) et la conception communautaire et corporative du lien social, prédominant désormais les règles de la valeur et de la marchandise, une anthropologie inédite qui situe le moteur du fait humain en lui-même et présuppose un individu autonome et mû par la rationalité

⁶⁴ *Le capitalisme dans la toile*, op. cit., p. 241-242. Pour lui, la révolution industrielle n'est qu'un « point d'inflexion » dans un processus en marche depuis 1450 (*La trama de la vida*, op. cit., p. 161).

⁶⁵ *Le capitalisme dans la toile*, op. cit., p. 193-194.

⁶⁶ Voir aussi J. Moore et Raj Patel, *Comment notre monde est devenu cheap. Une histoire inquiète de l'humanité*, Paris, Flammarion, 2018.

⁶⁷ On se réfère ici à la dimension anthropologique non pour désigner un invariant humain, mais au contraire une conception historiquement particulière de l'être humain et de son rapport au monde – soit ce que la discipline anthropologique récente qualifie volontiers d'ontologie.

⁶⁸ A. Guerreau, *L'avenir*, op. cit., p. 23-39.

de ses intérêts, dont l'État doit assurer la protection. La véritable modernité commence alors, avec l'émergence d'un nouveau régime d'historicité, fondé sur la marche inéluctable du Progrès et dans lequel l'horizon d'attente se dissocie radicalement du champ d'expérience, ouvrant la voie à la reconnaissance d'un présent inédit et à l'attente d'un futur nécessairement radieux⁶⁹. Même si elle paraît anticipée dans certains domaines dès la première moitié du XVII^e siècle (et parfois aussi repoussée loin dans le XIX^e siècle, hors des zones centrales du système), la rupture de la seconde moitié du XVIII^e siècle dresse une fantastique barrière entre deux mondes, qui tient au caractère unique et inédit du capitalisme – notion qui ne désigne pas seulement un type d'économie, comme on le soulignera plus loin, mais un système qui affecte tous les aspects de la vie sociale et dont les catégories fondamentales, tels que la valeur, la marchandise ou l'individu autonome, l'opposent radicalement aux systèmes antérieurs, au point d'en faire une véritable exception historique⁷⁰.

⁶⁹ Reinhart Koselleck, *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990.

⁷⁰ Comme on l'a indiqué déjà, le passage à une nouvelle période géologique est le signe le plus manifeste de cette exception historique. On doit toutefois préciser qu'il n'y a pas nécessairement de stricte identité entre la datation de l'Anthropocène/Capitalocène et la chronologie de la formation du capitalisme. En lançant l'hypothèse de cette nouvelle période géologique, Paul Crutzen a, certes, mis en avant la date de 1784 (brevet de la machine à vapeur de Watt) et a établi ainsi un lien direct sinon avec le capitalisme du moins avec la révolution industrielle (sur les points évoqués ici, voir C. Bonneuil et J.-B. Frescoz, *L'événement*, *op. cit.*, p. 17-33). De même, les chercheurs qui reculent la formation du capitalisme au début des Temps modernes, comme J. Moore, sont soucieux de souligner les bouleversements de l'écologie-monde du premier capitalisme. Inversement, ceux qui repoussent vers l'aval les traits les plus caractéristiques du capitalisme industriel situent le début du « véritable Anthropocène » dans les années 1870 (A. Stanziani, *Capital Terre*, *op. cit.*, p. 161). Quoi qu'il en soit, ce n'est pas aux historiens que l'on demande de fixer la chronologie de l'Anthropocène, mais aux géologues réunis au sein de l'Union internationale des sciences géologiques. Si les débats sont toujours en cours, se fait jour une tendance à privilégier la « grande accélération » postérieure à 1945, car c'est alors que les indices stratigraphiques du changement d'époque deviennent clairement repérables – et il est bien compréhensible que les géologues privilégient de tels critères. Si la courbe des émissions de gaz à effet de serre a commencé à s'infléchir à la fin du XVIII^e siècle, il est évident que les effets de cette hausse sur le changement climatique n'ont commencé à se faire sentir que plus tard, ce qui peut justifier un décalage entre la chronologie de la formation du capitalisme et celle du début de l'Anthropocène. Cependant, d'un point de vue historique, on est enclin à faire valoir que l'approche la plus ample, celle qui est susceptible d'aboutir à la pleine compréhension de l'Anthropocène/Capitalocène, devrait privilégier le moment où se met en place le système qui en est la cause principale.